

Nous n'irons plus « dans la forêt »

14 octobre 2020 / [Corinne Morel Darleux \(Reporterre\)](#)



Notre chroniqueuse a appris avec émotion la destruction par les incendies de la maison californienne de l'écrivaine Jean Hegland, un lieu qu'elle « connaissait » grâce au roman « Dans la forêt ». Ce drame devrait nous inciter à aimer ce qui nous entoure, même le plus insignifiant, pour refuser de le laisser disparaître sans se battre.

Corinne Morel Darleux est conseillère régionale Auvergne — Rhône-Alpes et a publié [Plutôt couler en beauté plutôt que flotter sans grâce.](#)



Corinne Morel Darleux.

J'ai appris ce matin que la maison et la forêt de la romancière Jean Hegland, dépeinte dans son très beau roman *Dans la forêt*, avait été détruite cet été par les incendies qui ont ravagé la Californie. Une source d'inspiration, de beauté et de vie, réduite en cendres... J'en ai été bouleversée. C'est tragique naturellement, mais pourquoi cette perte me touche-t-elle autant ? Examiner la succession des catastrophes est devenu la litanie de nos journées et des incendies, malheureusement, il y en a maintenant toute l'année. En Californie, en Australie, au Brésil ; le monde n'en finit pas de brûler et **ce n'est pas la première fois que je me confronte au sujet**. Mais on est toujours plus percuté par les drames qui touchent une personne ou un lieu qu'on connaît, qu'on a appris à aimer, que ce soit par l'expérience vécue ou en imagination.

C'est ainsi que je me suis sentie particulièrement touchée récemment par les projets de travaux **menaçant les étangs de Ville-d'Avray (Hauts-de-Seine)**. Ces balades qui nous faisaient partir le dimanche dans la Simca familiale constituaient mes échappées au vert de gamine parisienne, qui tentait pleine d'espoir de faire germer quelques glands, au retour, dans un verre. Je ne préfère même pas savoir ce que devient le bois de Meudon où je passais une grande partie de mes étés en centre aéré, m'initiant au judo et à la construction de cabanes, découvrant les différentes espèces de champignons, arpentant en cachette la « *carrière* » où on dénichait encore parfois, tout excités, de vieux restes de douilles et de munitions.

S'évader l'espace d'un instant au cœur de la jungle

J'ai appris en revanche la destruction programmée des magnifiques serres d'Auteuil [*à cause de l'extension de Roland-Garros*], dont il suffisait de pousser la porte pour pénétrer dans un autre univers, soudainement enveloppée d'une touffeur gorgée d'humidité, du silence teinté du

ruissellement des gouttelettes de condensation, entourée de fleurs majestueuses, envoûtantes et vaguement inquiétantes. Où l'on pouvait, entre le boulevard périphérique et Roland-Garros, s'évader l'espace d'un instant au cœur de la jungle, de la *selva* et se prendre pour une exploratrice, serrée au sein de l'armature aérienne « *bleu Formigé* », du nom de son architecte, un contemporain du Conrad de *Au cœur des ténèbres* et du *Théâtre Amazonas, l'opéra de Manaus*... Peut-être est-ce de cette époque que date mon goût pour la fin du XIX^e siècle et *les plantes tropicales*, qui sait ? J'aimerais tant que d'autres petits Parisiens puissent eux aussi écarquiller les yeux devant les noms latins, s'abandonner à la charge de la moiteur qui pénètre chacun de vos pores, se perdre en tremblant dans les allées en se demandant si y vivent aussi des araignées géantes et des serpents venimeux, et s'y forger leurs propres rêves.



Jean Hegland déplorant la destruction de sa maison à cause du changement climatique.

Cette maison, cette forêt de Jean, nous sommes nombreuses à les avoir symboliquement parcourues *en suivant Nell et Eva*. J'ose à peine imaginer ce que représente une telle perte. Et pourtant, plus près de nous, les *images cataclysmiques de la vallée de la Roya* nous obligent à ne pas détourner le regard. Comment pourrions-nous assister au spectacle désolant et terrifiant de ces maisons emportées par les flots sans y penser ? Il faudrait être dépourvu tout à la fois de lucidité, d'imagination et d'empathie pour ne pas se projeter... Si le Vercors s'écroulait, emportant nos maisons, patiemment aménagées et peuplées de tous nos souvenirs, dans un

amas de roches, si la forêt alentour finissait en cendres, si nos rivières de la Drôme s'asséchaient, si chacun de ces cols dont on connaît le nom disparaissait, si on ne voyait plus les chevreuils aller et venir en bordure des champs, si nos paysages familiers étaient ainsi aplatis, gommés, détruits... C'est ce qui se passe pourtant déjà dans de nombreux pays, ce qui s'est toujours passé nous rétorquent les « *rassuristes* », mais qui est en train de s'accélérer selon tous les scientifiques.

Que tout ce qui semble étranger devienne familier

Et parfois, donc, la catastrophe vient s'incarner dans un lieu ou un visage ami. C'est le cas pour Jean, que j'ai eu la chance de rencontrer à Paris et sa forêt, qu'elle nous a donnée à partager. Il se trouve que c'est dans le même comté de Sonoma, en Californie, que Jack London avait situé la fin de son roman *Radiouse aurore* et qu'il avait construit, à Glenn Ellen, sa « *house happy* » qui brûla en une nuit. Ce fut un lieu ami encore cet été qui partit en fumée avec la belle pinède de Chiberta, à Anglet, où mon fils allait se promener avec ses grands-parents quand il était petit. Et c'est le souvenir qui m'étreint, insoutenable, à la vue des images **qui nous arrivent du Rojava** et de ses habitants, à feu et à sang... La catastrophe devient alors intime et concrète, douloureusement.

« On ne défend bien que ce qu'on a appris à aimer, appréhendé par l'esprit et intégré par les sens. Non à la manière d'un scientifique disséquant les caractéristiques communes entre l'espèce humaine et le reste du monde vivant, ni du mathématicien posant les interdépendances en équations, mais à la manière de ce que l'on saisit par l'épreuve, entendue dans son sens originel et non dans son acception judéo-chrétienne : l'épreuve qui permet de juger la valeur d'une idée, d'un paysage, d'une relation. » Cette conviction que j'exprimais **dans *Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce***, l'importance de l'attachement par les sens pour redouter et ressentir la perte, n'a fait que se renforcer depuis.

Il ne s'agit évidemment pas de s'infliger **une solastalgie anticipée**, de ce terme qui recouvre la « *douleur de perdre son habitat, son refuge, son lieu de réconfort* », mais de s'attacher et s'assurer, par ces liens, que les lieux et visages amis ne disparaîtront pas sans qu'on se soit battus pour eux. Cela doit nous inciter à reconsidérer ce qui semble aller de soi, à en questionner la permanence, à savourer **la présence des merveilleux insignifiants du quotidien** et profiter, chaque jour, de ce qui est encore là. Cela doit aussi nous convaincre de favoriser et multiplier, chaque fois que c'est possible, les points de contact et de rencontre pour que tout ce

qui semble étranger devienne familier, une chose à laquelle on tient, parce qu'elle est entrée dans notre petit monde intime de plain-pied.

Source : Corinne Morel Darleux pour *Reporterre*

Photos :

. chapô : à Saint-Martin-de-Vésubie, dans les Alpes-Maritimes, le 3 octobre 2020, après les pluies torrentielles due à la tempête Alex. © Valéry Hache/AFP

. Jean Hegland : © Laurel Rosenhall/CalMatters

- Emplacement : Accueil > Chronique >
- Adresse de cet article : <https://reporterre.net/Chro-Nous-n-irons-plus-dans-la-foret-Parfois-la-catastrophe-vient-s-incarner-dans-un-lieu>